

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures : - Se préparant pour le Marché, d'après M. H.-P. Robinson. - Les Marchands d'Eau au Caire, d'après M. Béchard. - Apparition de St. Georges! d'après Gustave Doré. - Iman priant dans une Mosquée.

TEXTE : - Nos Gravures. - Le Fils de l'Inconnu. - Une Soirée du grand Monde à Rome, sous Auguste. - L'Héritage de ma Tante Susanne. Nouvelle. - L'Ascension d'un Pic à Ceylan. - Bannie du Toit Paternel. Roman.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N°. 107.
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 19.

— 10°. ANNÉE. —

13 Mars 1880.

NOS GRAVURES.

SE PRÉPARANT POUR LE MARCHÉ.

Il n'y a pas, dans l'art moderne, de nom plus connu que celui de H.-P. Robinson; ce peintre traite tous les sujets, et le lecteur pourra juger de la perfection de son talent d'après ce ta-

bleau, dû à son pinceau. Voyez tout cet étalage de fleurs, de légumes jetés avec profusion sur le sol, sur les tables, dans les paniers; il y a là une abondance d'accessoires que l'artiste a disposés de la façon la plus heureuse. Tout ici est naturel au plus haut degré: et cet intérieur villageois, avec son ameublement rustique, et ce beau désordre, qui règne dans la pièce, et la pose de ces deux jeunes femmes, occupées avec la plus grande attention à ar-

ranger de petits bouquets de fleurs, dont le parfum et l'éclat attireront tous les amateurs du marché. L'une met toute son intelligence et tous ses soins à les confectionner, mariant avec goût les nuances les plus variées et les plus souriantes à l'œil; l'autre les place délicatement un à un dans la corbeille, et évite de les froisser, afin qu'ils puissent paraître dans toute leur fraîcheur.



SE PRÉPARANT POUR LE MARCHÉ, D'APRÈS M. H.-P. ROBINSON.

LES MARCHANDS D'EAU AU CAIRE.

Le Caire, situé dans une plaine sablonneuse au pied du mont Mokattam, est, après Constantinople, la première ville de l'Empire Ottoman. Comptant plus de 300,000 habitants, cette ville est divisée en cinquante quartiers, séparés par des portes qui se ferment chaque soir; elle est bâtie fort irrégulièrement, ses rues tortueuses et très-étroites forment en certains endroits un véritable labyrinthe, d'où on ne se tire que fort difficilement.

Le Caire renferme plusieurs grandes et belles places publiques, quatre cents mosquées et plus de trois cents citernes, qui sont malheureusement la plupart du temps à sec à cause des excessives chaleurs. Et dans les jours de grandes sécheresses, le peuple doit recourir à ces marchands d'eau, que l'on voit accroupis au coin des carrefours, comme notre gravure nous les représente.

Les cimetières du Caire avec leurs tombes de marbre, dont quelques-unes sont des chefs-d'œuvre d'architecture, méritent toute l'attention du voyageur.

C'est à six heures du matin que la population de cette ville arabe commence à s'agiter; la circulation, interrompue à midi, à cause de la chaleur, recommence vers la soirée, et la foule turbulente inonde les rues, les places et les bazars.

IMAN PRIANT DANS UNE MOSQUÉE.

On donne le nom d'Imans ou d'Ulémas aux prêtres mahométans qui célèbrent le service divin dans les mosquées.

Ils président aux prières, règlent les mouvements et les gestes des fidèles, lisent à haute voix le Coran, font des sermons, bénissent les mariages et assistent les mourants.

Dans les petites mosquées, l'Iman est le fonctionnaire le plus élevé, le chef suprême; dans les grandes, au contraire, il a au-dessus de lui les Khatibs et les Cheikhs.

Le sultan porte lui-même le titre d'Iman, comme chef de la religion musulmane; c'est de lui que les Imans tiennent leurs pouvoirs; ils ne sont que ses vicaires.

Il importe d'ajouter que les ministres du culte mahométan n'ont point le caractère sacré attribué aux prêtres de la plupart des autres religions. Ils ne reçoivent ni ordination, ni institution canonique, ne portent pas de costume particulier, à l'exception cependant d'un turban un peu plus élevé; ils sont moins des prêtres que des fonctionnaires nommés et révoqués par le pouvoir temporel.

A défaut d'Iman dans une mosquée, les fidèles réunis pour la prière désignent parmi eux un officiant pour la circonstance, c'est-à-dire que dans l'islamisme tout fidèle peut être pontife de plein droit.

LE FILS DE L'INCONNU.

XIX. — L'ASSAUT.

Quel avait été le sort du bon vieux moine Bruno, dont la disparition avait causé à ses compagnons d'infortuné de si vives craintes et de si légitimes regrets?

Les défenseurs de Jérusalem continuaient à espérer le succès de leurs armes; ils avaient repoussé avec la plus grande vigueur la dernière attaque; ils savaient que les Croisés manquaient de vivres; de plus, ils venaient de recevoir, par des messagers ailés, la nouvelle de l'approche d'une nombreuse armée égyptienne. Entretemps, la ville n'en était pas moins en proie à bien des misères, et il était impossible d'essayer de forcer les Croisés dans leurs propres retranchements. C'est pour ces motifs que les chefs de l'armée musulmane résolurent d'avoir recours à la voie des négociations afin de décider les Occidentaux à lever le siège.

Ils avaient cru pouvoir se servir à cet effet du jeune Hugo; déçus dans leur espoir, ils attribuèrent leur défaite à la façon barbare dont ils avaient agi à son égard. Ils résolurent en conséquence d'avoir recours à d'autres moyens pour arriver au résultat désiré, c'est-à-dire d'envoyer aux Croisés un ambassadeur chargé de leur faire des propositions de paix.

Le choix tomba sur le prisonnier de l'émir, le père Bruno.

Il fut donc introduit dans le conseil.

— Chrétien, dit le commandant de la garnison égyptienne, chrétien, vous savez que les Latins nous ont déclaré une guerre injuste; la paix et la tranquillité régnaient dans ces pays, dont ils ont fait une terre désolée et déserte. De Nicée à Jérusalem, depuis la mer jusqu'à l'Euphrate, tout est dévasté, et ces contrées, jadis si fertiles, ne sont plus qu'un vaste tombeau où dorment déjà un million de guerriers. Le Dieu des chrétiens, lui-même, ne peut vouloir que toute une partie du monde devienne un immense champ de bataille. Bien plus, pour couronner leur œuvre d'iniquité, vos coreligionnaires veulent s'emparer de cette ville; mais leurs tentatives ne réussiront pas, le Prophète est avec nous. Voyez, c'est par centaines de milliers qu'ils ont traversé les mers pour venir nous anéantir, et maintenant, où sont elles ces légions innombrables, qui ont fait trembler toute l'Asie? Elles ont été dispersées et détruites, de même que le vent disperse les feuilles desséchées des arbres. Quelques milliers seulement d'entre eux ont pu arriver jusqu'à Jérusalem; la vengeance de Dieu s'est appesantie sur les autres et poursuit encore les misérables débris de cette armée jadis si orgueilleuse; ils sont en proie à toutes les misères; c'est par centaines qu'ils succombent tous les jours à la faim, à la soif, aux maladies. Et comme si toutes ces calamités ne suffisaient pas pour anéantir assez vite l'armée des Latins, ils sont encore menacés par un nouvel ennemi, tout aussi terrible. Nos alliés des bords du Nil se sont levés en masse et arrivent à marches forcées pour nous secourir; quelques jours encore et ils seront en vue de Jérusalem, aussi innombrables que les sables du désert. Malheur alors aux chrétiens! car ils seront écrasés entre les bataillons de nos frères et les murs de notre cité et périront jusqu'au dernier, de sorte qu'aucun d'eux ne pourra même porter en Europe la nouvelle d'un pareil désastre.

Ici le chef qui parlait s'arrêta quelques instants, puis il reprit:

— Chrétien, on a dépeint les disciples du Prophète comme altérés de sang, de carnage et de destruction; on a dit que le livre sacré du Prophète prescrit la mort de tous les chrétiens; eh bien, nous voulons prouver qu'un Musulman sait aussi pardonner. Ecoutez-moi; le Coran dit bien: „Si les Infidèles vous combattent, tuez-les;” mais il ajoute après: „S'ils mettent fin à leurs iniquités, Dieu leur sera miséricordieux, et vous ne serez plus leurs ennemis.” Nous avons pesé ces saintes paroles et sommes décidés à user d'indulgence envers les chrétiens; leur témérité et notre courage les a tous voués à la mort; mais ils peuvent puiser leur salut dans les textes du Coran que je viens de citer. Chrétien, allez donc au camp des Croisés et communiquez-leur nos intentions. Ils pourront quitter ce pays sans être inquiétés; s'ils cessent de nous combattre, nous leur donnerons une partie de ces trésors dont ils sont si avides, en considération des malheurs qui pèsent sur ce pauvre pays; nous leur donnerons des chevaux et des chameaux pour continuer leur route, du pain pour apaiser leur faim. Inspirés par la sainte doctrine du Prophète, nous cesserons toute hostilité à leur égard dès qu'ils auront mis bas les armes. Nous vous avons choisi pour aller leur porter ces propositions de paix.

Des acclamations unanimes accueillirent ces paroles. Quant au moine, il resta impassible. Après un moment de silence, il répondit d'une voix calme:

— La mission que vous m'imposez sera inutile. Vous connaissez mal les Croisés, Seigneur; les malheurs, les désastres même, loin de les

abattre, ne font au contraire que grandir leur courage. Voilà pourquoi ils repousseront, j'en suis sûr, les propositions que vous voulez leur faire par ma bouche.

— Un long emprisonnement a obscurci votre jugement, vieillard, repartit le Musulman avec orgueil; les chefs des Croisés qui voient de près les calamités et les dangers qui les attendent, feront, j'en suis sûr, un accueil moins fier à nos bontés.

Le vieillard jeta sur le disciple de Mahomet un regard de compassion, mais ne répondit rien.

— Ainsi, vous acceptez ma proposition, reprit son interlocuteur, prenant son silence pour un acquiescement; eh bien, quelles garanties me donnez-vous qu'une fois votre mission accomplie vous reviendrez reprendre vos chaînes?

— Vous voulez donc que j'aie à trouver les chrétiens, répondit le moine; eh bien! qu'il en soit ainsi. N'attendez cependant pas que je soutienne vos propositions; tout ce que je puis faire c'est de m'acquitter de la tâche que vous m'imposez; ce sera aux chefs de l'armée à décider. Pour ce qui me concerne, je suis votre prisonnier, je vous appartiens, et je reviendrai parmi vous; d'ailleurs, il serait indigne de moi d'abandonner mes compagnons dans leur infortune. Vous me demandez des garanties, je n'en ai d'autres que ma parole de chrétien et de prêtre, cela doit vous suffire.

Le vieillard avait parlé d'une voix grave et émue. Son noble langage et son aspect vénérable imposèrent aux Musulmans; sans plus lui dire un mot, on le laissa partir, persuadé qu'il tiendrait la parole donnée.

Dans l'après-midi de la même journée, le conseil des chefs musulmans était de nouveau réuni, mais comme le moine ne paraissait pas, déjà ils le maudissaient et l'accusaient de les avoir joués, quand tout-à-coup une grande rumeur se fit entendre dans les rues de Jérusalem, et bientôt après entra dans la salle du conseil un homme au visage calme et serein, comme s'il apportait une nouvelle agréable, la tête haute et le regard fier comme s'il venait annoncer une victoire: c'était le moine Bruno.

Un cri d'étonnement, presque d'admiration sortit de toutes les bouches, mais la curiosité de savoir le résultat de la mission eut bientôt rétabli le silence.

— Mon message sera court, Seigneur, dit-il, après que le chef de l'assemblée lui eut adressé la parole; j'ai eu le bonheur de parler aux nobles princes qui commandent les Croisés; ils se trouvaient réunis dans la tente du glorieux Godefroid de Bouillon. Je leur ai communiqué vos propositions, je leur ai mandé que vous les croyiez affaiblis et fatigués; je leur ai dit que vous desiriez la paix et à quelles conditions. Grand a été leur étonnement, et cet étonnement s'est bientôt répandu dans tout le camp. Les princes n'ont pas même délibéré sur vos propositions, Seigneur, ils les ont rejetées sans la moindre hésitation. Ils m'ont chargé de vous dire en leur nom qu'ils ne peuvent accepter aucune paix aussi longtemps que Jérusalem ne sera pas en leur pouvoir, qu'ils combattront jusqu'à leur dernier soupir pour atteindre le but suprême de leur expédition.

Un sourd murmure, plein de haine et de menace, accueillit ces nobles paroles du vieux moine qui semblait dominer l'assemblée de toute la hauteur de sa mâle énergie.

Le chef musulman prit enfin la parole:

— C'est là un langage bien téméraire, chrétien, dit-il avec une rage concentrée; un langage qui portera malheur non-seulement aux vôtres, mais à vous-même.

— Considérez, Seigneur, que ces paroles ne sont pas les miennes, mais celles des chefs croisés et de toute l'armée chrétienne, répondit Bruno sans sortir de son calme habituel.

— Vous cherchez à vous disculper, reprit le Musulman avec dédain, mais je connais votre race, vous êtes tous endurcis dans le mal.

Le moine regarda son interlocuteur avec une mâle fierté; ses joues se colorèrent d'indignation, et sa voix tremblait lorsqu'il dit:

— Non, Seigneur, je ne cherche pas à me disculper, cela serait indigne de moi. J'ai simplement voulu dire que je n'ai pas développé

devant vous mon idée personnelle, mais celle de nos princes et de tous les Croisés. Ce n'est pas la crainte qui m'a fait parler ainsi, et je vous dis librement que je m'associe avec joie à la décision que je vous rapporte, et que mon plus vif désir, désir qui s'accomplira, j'en suis persuadé, est que bientôt les Croisés entrent en vainqueurs dans cette sainte cité...

— Chrétien! savez-vous bien où vous conduira votre impudente audace? s'écria le Musulman, l'œil enflammé de colère.

— En quittant le camp des chrétiens, pour venir me reconstituer prisonnier, je savais que je montais les derniers degrés de mon calvaire; mais mon plus grand bonheur serait de mourir pour mon devoir, pour ma foi, dans la ville même qui a vu souffrir et mourir notre divin Maître.

Bruno ne se trompait pas, déjà sa mort était résolue et son fier langage ne pouvait que l'accélérer. Et cependant sa noble conduite avait fait tant d'impression sur ses ennemis qu'ils n'osèrent lui annoncer ouvertement sa sentence. Il y eut un moment de silence dans l'assemblée; ce silence fut enfin rompu par l'émir.

— Chrétien, dit-il, rentrez dans votre prison et attendez-y le sort qui vous est réservé.

Retournons maintenant au camp des Croisés et voyons si leur situation légitimait la fière attitude du moine et ses superbes paroles.

Depuis leur dernière tentative contre Jérusalem, tentative si malheureusement repoussée, leur courage, sans se laisser abattre, était devenu plus circonspect; ils commençaient à comprendre toutes les difficultés que présentait la conquête qu'ils avaient en vue. Entretemps, le nombre de leurs guerriers diminuait sans cesse, accablés qu'ils étaient par les maladies et par les fatigues d'une lutte héroïque, ainsi que par les atteintes du fléau dont ils avaient déjà tant de fois souffert: la famine. Telle était leur situation lorsque le vieux moine vint remplir sa mission et leur annoncer l'arrivée d'une nouvelle armée égyptienne.

Et cependant Bruno avait dit la vérité dans le sein de l'assemblée musulmane: les chrétiens étaient loin de songer à abandonner leur entreprise et à conclure la paix avec leurs ennemis. Au contraire, décidés à persévérer jusqu'à la fin, la démarche du moine avait rallumé leur ardeur. Il les avait enflammés par sa parole ardente et convaincue, ils les avait rappelés à la concorde et à la fraternité. Ils brûlaient de montrer à leurs ennemis qu'ils n'étaient ni découragés ni affaiblis.

Une dernière attaque contre les murs de Jérusalem fut décidée, mais cette fois ils voulaient employer tous les moyens propres à la faire réussir.

Il y avait sur le mont des Oliviers un petit hermitage qu'habitait un pieux cénobite. Celui-ci descendit dans la plaine et entretint par sa parole les résolutions des chrétiens. Le troisième jour, il leur proposa de faire une procession solennelle autour des murs de la ville. Le conseil fut suivi, et ces fiers guerriers se mirent en marche, pieds nus et la tête baissée. Les bannières flottaient au vent, l'encens montait en grands nuages vers le ciel, les chants sacrés résonnaient dans l'espace, se mêlant au bruit des trompettes et des clairons. La procession sortit par le camp de Godefroid de Bouillon, elle descendit dans la vallée de Josaphat, arriva près du mont des Oliviers et gravit la hauteur du Golgotha. Là, les prêtres adressèrent encore une fois de vives exhortations aux soldats de la croix, et des milliers de voix s'élevèrent vers le ciel, tous jurant de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la sainte cause. Ils descendirent ensuite du mont des Oliviers pour reprendre leurs positions en attendant l'assaut, fixé au lendemain.

C'était le 15 juillet 1099. Dès le lever du soleil, les Croisés annoncèrent cette grande journée par les trompettes et les clairons.

Bientôt les différents corps se forment, les lances et les glaives frémissent dans les mains impatientes, les échelles sont prêtes pour l'assaut, les béliers, les catapultes n'attendent plus que ceux qui doivent les lancer contre les murs de Jérusalem.

Les chefs s'avancent sur leurs ardents courriers, ils se mettent à la tête de leurs troupes, car tous brûlent du désir d'être les premiers au danger et à la gloire. Une dernière exhortation, et le signal de l'attaque est donné.

Ce signal est accueilli par les cris mille fois répétés de: „Dieu le veut!” et l'action commence.

Juste à ce moment, le soleil se montrait sur les monts de la Judée; les Croisés le saluèrent avec enthousiasme comme l'emblème de leurs espérances. „Avant que ce soleil ne disparaisse à l'occident, Jérusalem sera à nous!” s'écrient-ils joyeusement. Et dans leur ardeur belliqueuse, ils ne songent pas aux scènes de carnage, que ce soleil va bientôt éclairer.

On s'avance vers les murs de Jérusalem, dont les tours et les créneaux sont couverts de soldats musulmans, armés de glaives et de traits, d'engins de toute nature, de pierres énormes et de feux grégeois.

Déjà les catapultes et les machines sont en mouvement au pied des remparts; d'immenses quartiers de roc tombent des galeries sur les assiégeants et les écrasent.

Cependant l'on continue à saper. Godefroid de Bouillon, Tancrede, Robert de Flandre, Robert de Normandie et tant d'autres princes sont à la tête de leurs soldats et les animent de leur voix et de leur exemple.

Déjà les béliers commencent à ébranler les épaisses murailles; les tours roulantes s'approchent menaçantes contre leurs sœurs de pierre. Le combat a gagné tous les points, les chefs de la Croisade sont montés dans leurs forteresses de bois, pour embrasser tout ce champ de bataille et mieux diriger les opérations. Des nuées de flèches obscurcissent la nue; les cris des mourants et des blessés se mêlent aux cris de guerre et s'élèvent vers le ciel; les machines fonctionnent avec fureur, mais les brèches ouvertes sont aussitôt refermées par les assiégés; des Musulmans tombent des remparts sur les chrétiens, qu'ils écrasent dans leur chute, ce n'est partout qu'un immense carnage, partout que sang et confusion.

De part et d'autre, chrétiens et Musulmans font des prodiges de valeur; les premiers mettent autant d'ardeur à conquérir Jérusalem que les autres à la conserver en leur pouvoir; ceux-ci ont l'avantage de la position, leurs murailles semblent de fer et tiennent bon contre toutes les attaques; la force des Croisés semble se briser contre ces formidables boulevards; des pierres, des traits acérés, de la poix brûlante tombent sans relâche sur leurs têtes; les échelles qu'ils parviennent à appliquer contre les remparts sont aussitôt renversées ou brisées sous les poids des quartiers de roc, les tours roulantes sont incendiées par le feu grégeois et il faut les renouveler sans cesse.

Déjà le soleil avait fourni la moitié de sa course, et Jérusalem était toujours aux enfants du Prophète; déjà ces derniers se réjouissaient d'une victoire qu'ils croyaient certaine; les murs restaient inébranlables et il paraissait que les Croisés commençaient à faiblir dans l'attaque; encore un instant et ils allaient être repoussés honteusement.

Mais au moment où les Mahométans comptaient sur une victoire certaine, leur orgueil allait être abaissé et leur fierté devenir de la confusion.

Il parut tout-à-coup — disent les chroniqueurs, — sur le Mont des Oliviers une lueur étincelante qui obscurcit l'éclat du soleil lui-même. Les Croisés, saisis d'étonnement, lèvent les yeux, et une apparition étrange frappe leurs regards. Sur le sommet du Mont des Oliviers se dresse un cavalier revêtu d'une armure d'or et dont le glaive de feu se tourne vers Jérusalem. Cette vue relève tous les courages.

— St Georges! St Georges! s'écriaient les Croisés.

Et enflammés d'une ardeur plus grande, ils s'élancent de nouveau sur les murs de Jérusalem.

(A continuer.)

UNE SOIRÉE DU GRAND MONDE A ROME, SOUS AUGUSTE.

L'hôtel qu'habite notre héroïne occupe, non loin de la Voie Sacrée, l'un des plus beaux quartiers de la ville. Il se reconnaît facilement à la splendide illumination de sa façade. „C'est à croire, dit Properce, que toute la maison est en feu.” Il se reconnaît de même „au bruit et à l'animation qui règnent dans les diverses rues qui l'avoisinent.”

La porte est ouverte à deux battants; inutile par conséquent d'agiter la sonnette. A l'entrée et sur les marches de l'escalier, „sont disposées des lanternes, bordées de violettes, qui vomissent dans l'air des nuages étincelants.”

Nous voici dans le vestibule. Les hommes y déposent leurs manteaux et les femmes leurs pelisses, en échange de jetons d'ivoire sur lesquels sont inscrits des numéros. Puis l'huissier vous adresse cette question: „Quis es tu?” En d'autres termes: „Qui aurai-je l'honneur d'annoncer?” Votre nom donné, il le répète à haute voix, et alors vous vous dirigez du côté de la maîtresse du logis. Celle-ci ne se tient pas d'habitude dans le premier compartiment, mais dans une espèce de boudoir situé plus loin, où elle réunit de préférence des personnes de son intimité. Elle ne vous aperçoit donc pas en entrant.

Profitons-en pour jeter un coup-d'œil sur l'ensemble de la fête.

* * *

Nous ne dirons rien de la richesse du mobilier, du luxe des tentures, non plus que des milliers de bougies qui répandent les flots de leur lumière nocturne. Nous ne parlerons pas davantage de ces foyers de cristal, appendus au plafond et qui, „bien que garnis de plusieurs becs, ne forment pourtant qu'un seul lustre.” Non. Tout notre intérêt sera pour l'assistance.

Et d'abord remarquons combien est fidèle le portrait, tracé par Martial, d'un élégant de l'époque: „Chevelure brillante; parfums à profusion; habit de pourpre, air langoureux; poitrine en avant; jambes épilées.” Tel est, en effet, le signalement de tous ceux que nous apercevons. Bien peu semblent s'être souvenus de cette défense d'Ovide „de se friser les cheveux avec le fer ou de se lisser la peau avec la pierre ponce.” „Contentez-vous, leur disait-il, d'aimer la propreté et d'avoir les ongles bien nets. Qu'une main savante coupe vos cheveux, coupe votre barbe, et que vos habits soient bien faits et exempts de taches; quant au reste, abandonnez-le aux jeunes coquettes.”

Les jeunes coquettes! Mais, remarque Ovide, est-il une femme, quel que soit son âge, qui ne le soit plus ou moins? Quant à celles que nous apercevons chez notre Romaine, nous pouvons dire de toutes, avec Tibulle, que „des essences précieuses embaument leur chevelure et que de molles guirlandes couvrent leurs têtes et leurs épaules.”

Remarquons toutefois que ce sont surtout les jeunes dont „le front est paré d'une couronne de fleurs et de feuillage.” Cela, du reste, leur sied à merveille, et il en est dans le nombre qui sont d'une beauté remarquable. Je sais bien qu'Ovide veut „qu'on se défie de la clarté trompeuse des flambeaux, car, à cette heure, il n'est pas de femme laide. C'est en plein jour, ajoute-t-il, qu'on juge les pierres précieuses et les étoffes de pourpre; c'est en plein jour aussi qu'on doit juger le visage et les autres agréments extérieurs.”

D'ailleurs, continue Ovide, „rien ne trompe comme la toilette; l'or et les pierreries cachent tout; ce qu'il y a de moins chez la jeune fille, c'est elle.” Etes-vous par trop mince, „portez des étoffes très-bouffantes.” Etes-vous trop grosse, „ayez un corset qui comprime l'exagération des contours. Le blanc convient aux brunes, le noir aux blanches.” Enfin, reprend le poète, pour peu que vous soyez petite, évitez de vous montrer debout ni même assise. „Mieux vaut rester étendue sur un canapé. Et de peur qu'on ne mesure votre taille dans

cette attitude, cachez vos pieds en ramenant votre robe jusque sous vos talons."

Et les gants? Nul doute que leur usage ne fût connu à Rome; seulement il n'y avait point ce qu'on pourrait appeler de „gants d'éti-

quette;" puis en mettait qui voulait. Ainsi, parmi les femmes qui assistent à la soirée, les unes en portent d'entiers; ce sont celles dont la peau gagnerait peu à être vue. D'autres se contentent de simples mitaines; celles-

là n'ont réellement que les doigts de bien faits. Enfin, il en est qui n'ont ni mitaines, ni gants; c'est qu'alors, soyez-en sûr, leur main tout entière est irréprochable.

L'air qu'on respire chez notre héroïne est



LES MARCHANDS D'EAU AU CAIRE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU TABLEAU DE M. BÉCHARD.

imprégné ou plutôt est saturé des parfums les plus pénétrants. Dans chaque pièce sont disposées des fontaines d'où jaillissent des eaux de senteur; dans chaque pièce aussi brûlent des cassolettes de l'Orient. Il n'est pas jus-

qu'au feuillage artificiel dont la plupart des invitées ont paré leur tête, qui n'exhale l'odeur de la plante ou de la fleur qu'il représente. Les hommes poussaient l'abus des parfums aussi loin que les femmes. Martial dit à l'un

d'eux: „Tu exhales le baume, tu exhales la cinnamome par tous les pores."

* * *

Mais quittons notre observatoire pour nous

mêler à la fête, car il est bien temps qu'on nous présente à la maîtresse de la maison.

Lorsque vous traversez une pièce, „regardez, dit Ovide, qui vous regarde; souriez doucement à qui vous sourit, répondez aux signes

de tête par des signes correspondants.”

Montrez-vous surtout d'une exquise politesse envers les femmes. Leur âge importe peu. N'ont-elles pas toutes également droit à vos hommages? Sans doute, „la jeunesse enchante,

mais la maturité captive: l'une a pour elle les agréments du corps, l'autre la solidité de l'esprit.”

Arrivé en présence de la maîtresse du logis, si vous êtes de ses amis, „que votre main



APPARITION DE S^t. GEORGES, D'APRÈS GUSTAVE DORÉ.

presse la sienne.” Quant à nous, qu'elle ne connaît pas personnellement, un maître de cérémonie nous présentera et nous nous inclinons avec respect. Fort bien; mais Ovide ajoute: „C'est le moment d'adresser votre compliment.”

Or, que dire? Le même poète va heureusement nous tirer d'embarras en nous fournissant matière à plusieurs. „Si sa robe est de Tyr, vantez les étoffes de Tyr; si elle est de Cos, vantez les étoffes de Cos. Est-elle ruisselante d'or, dites

que l'or a moins d'éclat que ses charmes. Ses cheveux sont-ils séparés sur le front, déclarez cette coiffure ravissante. Sont-ils frisés par le fer, proclamez-la délicieuse. Surtout n'oubliez pas de vanter sa beauté. Vous serez toujours

sûr d'être cru; toute femme se trouve charmante; la plus laide se complait à elle-même."

Ovide termine cette série d'instructions par ce précepte qui les résume toutes: „Ne dites jamais à une femme que ce que vous savez devoir lui plaire."

**

Maintenant place aux lecteurs qui viennent de faire leur entrée. Ces lecteurs, ou, comme les appelle Martial, ces „récitateurs" n'arrivaient jamais que „la gorge et le cou tout rembourrés de flanelle." Leur grande préoccupation, en quittant leurs manteaux, était, „pour peu qu'ils fussent en sueur, d'éviter que quelque courant s'air ne surprît leur peau attendrie."

Avant de commencer, et comme prélude, ils faisaient entendre une petite toux; puis, l'air penché, l'œil en coulisse, ils débitaient leur morceau, „en s'humectant de temps à autre le gosier avec un léger mucilage. Le comble de l'art était de savoir faire valoir, par le charme du débit, les compositions les plus faibles. Mais, même au fort de la déclamation, il fallait être sobre de gestes."

Le sujet habituel de ces poésies était l'éloge de la maîtresse de la maison, dont on fêtait la naissance, éloge qu'on faisait suivre des vœux les plus ardents pour son bonheur et sa prospérité. On cite toujours, comme modèle du genre, l'éloge que Tibulle adresse à Marsala et qui se termine par ces mots: „Et toi, jour natal, puissions-nous te célébrer bien des années encore; reviens plus beau toujours, toujours plus beau."

Si la personne n'avait pas d'enfants, on ne manquait pas de lui prédire „qu'après plusieurs anniversaires, elle serait entourée de nombreux rejetons qui formeraient une joyeuse troupe folâtrant à ses pieds."

Aujourd'hui encore, pareil souhait peut trouver délicatement place dans un compliment.

Entre les lectures on faisait circuler des gâteaux et des rafraîchissements. Les gâteaux rappelaient assez notre gâteau des Rois: on les nommait „liba." „N'oubliez pas, dit Ovide, d'indiquer par des liba que c'est votre jour natal." Ils n'étaient pas non plus sans analogie avec notre pain d'épices, car il y entrait beaucoup de miel. Le caractère symbolique de ces liba aggravait singulièrement la faute de l'esclave dont ils auraient tenté la gourmandise. Aussi Juvénal, qui, d'ailleurs, n'aimait pas les demi-mesures, veut-il „qu'on administre un soufflet vigoureux à celui qui se permettrait d'en lécher un seul."

Quant aux rafraîchissements, c'étaient surtout des sorbets et des glaces, „boissons, ajoutait-il, plus froides encore que le climat des Gètes." On les faisait circuler sur des plateaux. „Toutefois, comme le remarque Martial, ce n'est pas la neige elle-même que l'on boit, mais l'eau glacée par la neige; ainsi nous l'apprenons par la neige; ainsi nous l'apprenons par la neige; ainsi nous l'apprenons par la neige."

**

Voici les lectures terminées. C'est au tour maintenant de la maîtresse de la maison de se mettre en frais d'amabilité. „Il faut, dit Ovide, qu'elle se montre avide de plaire à chacun, et qu'elle fasse tout pour donner de l'éclat à sa soirée."

Les invités ne sauraient non plus trop payer de leur personne. „Si vous avez de la voix, chantez; si vos membres sont flexibles, dansez; ne négligez aucun moyen de plaire. Le chant est chose délicate. Jeunes filles, apprenez à chanter: la beauté de la voix a plus d'une fois tenu lieu d'attraits. Répétez tantôt les airs que vous aurez entendus au théâtre, et tantôt des variations adaptées au rythme égyptien."

Notre poète n'a pas la danse en moindre estime que la musique. „Qui donc, demandait-il, pourrait douter que j'exige qu'une fille sache danser? Est-il exercice plus propre à la faire briller à vos yeux?" Quant aux maîtres, dont la gravité rappelle les austères Sabines, qu'elles regardent! Et il jette ces mots d'un ton de dédain dont nous dirions: „Qu'elles fassent tapisserie!"

Ovide termine par ces conseils de haute galanterie: „Admirez ses bras quand elle danse, sa voix quand elle chante, et quand elle aura cessé, plaignez-vous qu'elle ait trop tôt fini."

Mais il ne fallait pas que cette galanterie fût exclusive et fit oublier certains autres devoirs de société. De là cette réflexion du même poète, réflexion dont l'à-propos n'a pas vieilli: „Toute femme, dit-il, qu'elle accepte ou qu'elle refuse, aime à ce qu'on l'invite."

**

Nous n'avons rien dit de l'orchestre. Il se composait, comme chez nous, d'une groupe de musiciens exécutant des morceaux d'ensemble, dont le rythme et le mouvement variaient suivant les danses qu'il fallait exécuter. L'instrument dominant était la flûte. „C'est la flûte, dit Ovide, qui chante dans les temples, qui chante dans les jeux, qui chante même aux lugubres funérailles." Et, de peur que l'uniformité d'une musique régulière ne finît par tourner à la monotonie, „un nain, tout ramassé sur ses petits membres, promenait de temps en temps ses doigts écourtés sur un flageolet de bois."

Malgré l'emploi de tous ces moyens, il y eut cependant un moment où les danses parurent se ralentir et où un coup de fouet devint nécessaire pour les ranimer. Or, voici l'expédient auquel la maîtresse de la maison eut recours. A un signal donné, plusieurs esclaves s'avancèrent, servant d'escorte à un squelette d'argent qui semblait marcher seul. Après qu'il eut ainsi traversé plusieurs pièces, il monta sur une estrade, et là, à l'aide d'une petite chaînette dont une main invisible faisait mouvoir les ressorts, il prit successivement les poses les plus variées comme les plus naturelles. Quand l'assistance fut suffisamment impressionnée, un héraut s'avança et dit d'une voix retentissante: „C'est ainsi que nous serons tous un jour, lorsque nous aurons franchi les sombres bords; vivons donc gaiement, tant que nous en avons le pouvoir." Ce petit speech terminé, le squelette, quittant tout-à-coup son attitude digne, se mit à exécuter de burlesques cabrioles, puis sortit de la salle au milieu des rires et des quolibets, qui devinrent le signal de la reprise des danses.

Une exhibition de ce genre n'obtiendrait certes pas un aussi grand succès de gaieté dans nos salons.

Nous parlerons bientôt des causeries et des jeux.

Dr C. JAMES.

L'HÉRITAGE DE MA TANTE SUZANNE.

Nouvelle.

I.

C'est, au fond, un assez triste sort que celui d'être dans l'attente d'un héritage quelconque. Que de préoccupations, que de soins, et, souvent, que de déceptions!...

Mais malheur surtout à l'héritier présomptif d'une vieille femme, car si les vieillards se laissent mourir avec plus ou moins de résignation, celles-ci se cramponnent avec fureur à la vie, et ont des volontés particulièrement capricieuses.

Je n'ai jamais eu de torts à me reprocher envers ma tante Suzanne, durant tout le cours de sa vie, qui fut longue cependant... Mais l'inviolabilité du tombeau doit être respectée, et je me reprocherais une seule pensée offensante à sa mémoire.

Son mari mourut, laissant une fortune de près d'un million de francs. Il légua cette somme, en toute propriété, à sa veuve inconsolable, et à chacun de nous, ses neveux et nièces, le conseil de compter sur la justice et la générosité de notre tante.

J'avouerai qu'en cette occasion, nous n'eûmes pas lieu de louer chez elle les deux qualités que mon oncle lui avait supposées. En revanche, elle fit preuve d'impartialité et d'amitié.

Sentant que l'attente est un état de l'âme fort pénible, elle y mit fin tout de suite pour

nous, en nous déclarant que, foi d'honnête femme, nous n'aurions, ni les uns ni les autres, un sou d'elle, sa vie durant; mais qu'après sa mort, chacun de nous serait rétribué suivant ses mérites.

Après sa mort!... A l'époque de celle de mon oncle, ma tante Suzanne était déjà dans sa soixante-septième année, et comme sa constitution était naturellement faible, nous ne pouvions pas trop espérer qu'elle vécût encore longtemps; nous remarquâmes même qu'elle déclina beaucoup alors.

Notre sollicitude à tous était extrême, et il s'élevait même entre nous des débats fréquents et animés à ce sujet; car c'était à qui lui rendrait les soins les plus affectueux. On dit que trop de soins tuent quelquefois, mais combien ne lui en prodiguâmes-nous pas?

On craignait pour elle une maladie de poumons, et mon cousin Robert réussit à l'engager à aller respirer le bon air de sa maison de campagne, située sur un plateau élevé. A la fin de sa première année de veuvage, elle eut quelques accès de fièvre, et ma sœur Brigitte lui persuada que le meilleur remède à ce mal serait d'aller passer l'hiver dans une propriété qu'elle possédait au fond d'une vallée. Son médecin, craignant que l'abattement d'esprit dans lequel la mort de mon oncle l'avait jetée, ne lui devînt fatale, recommanda un changement de scène, et mon cousin Péter mit l'empressement le plus aimable à lui chercher un appartement situé auprès d'un cimetière. Elle était sujette à des douleurs de coliques qui mettaient quelquefois sa vie en danger. Dans ces occasions, je lui témoignais ma sollicitude par mille petits soins; car ma position ne me permettant pas de lui rendre des services essentiels, c'était par des attentions délicates que je tâchais de captiver sa bienveillance. Et, par exemple, je lui envoyais souvent des présents de fruits de primeur, particulièrement des prunes et des abricots, quelquefois aussi des glaces à la crème.

II.

A l'époque de la mort de mon oncle, j'avais justement vingt et un ans, et j'en ai maintenant cinquante-deux. Mon père m'avait laissé en mourant un revenu de trois mille francs environ; ce qui suffisait à peine à me faire vivre dans l'indépendance. Je m'étais donc voué au barreau, et j'étudiais à force, lorsque ces idées d'héritage vinrent me détourner de mes occupations. Si ma tante Suzanne n'avait pas été si âgée, et que la perspective prochaine d'une part dans sa succession ne m'eût paru presque assurée, j'aurais persévéré avec zèle dans mes études, et serais peut-être devenu un avocat distingué; mais vu l'état des choses, la conviction où j'étais que sous peu ma position de fortune serait améliorée, me ralentit dans la carrière que je m'étais proposé de suivre.

D'autres circonstances agirent sur moi dans le même sens. Entre tous les héritiers de ma tante Suzanne, — et nous étions neuf, tant hommes que femmes, — j'étais le seul célibataire et sans emploi fixe, de sorte que, lorsqu'il s'agissait de s'acquitter de quelque besogne ennuyeuse, dont les autres ne voulaient pas, on disait toujours: „Thomas est garçon, il n'a rien de mieux à faire; ainsi il s'en chargera." De telle sorte que je ne pouvais mettre aucune suite dans mes études.

Au bout de quelque temps de veuvage, ma tante se rapprocha de moi, et trouvant que sa maison de campagne était trop grande pour une pauvre veuve, elle la vendit, renvoya ses domestiques, et loua en ville un rez-de-chaussée d'une maison noire et antique, située dans une rue étroite.

Il est impossible de rien se figurer de plus triste que cette demeure. Les meubles, la bibliothèque, l'argenterie, les vins, la voiture, les chevaux, tout fut vendu. Mais il n'eut pas été sage à nous de nous plaindre de ce changement de scène, car il était aisé de calculer, sans un grand effort d'intelligence, que moins ma tante dépenserait pendant sa vie, plus elle laisserait après sa mort.

Les soins et les soucis occasionnés par la vente de ses propriétés, joints à la fatigue

d'un déplacement, devaient avoir un effet fâcheux sur une personne âgée et infirme comme ma tante, et nous éprouvâmes moins d'étonnement que de chagrin en apprenant, par l'entremise du docteur, M. Fruch, que, le lendemain de son arrivée en ville, elle était tombée dangereusement malade d'une fièvre bilieuse.

Nous accourûmes pleins d'inquiétude auprès d'elle, car le médecin nous fit dire de nous hâter, qu'elle n'avait peut-être pas plus de vingt-quatre heures à vivre, et jamais plus de vœux et de bénédictions ne furent prodigués à une femme mourante.

Chacun de nous était accompagné d'un médecin et d'un pharmacien.

— Mes chers amis, nous dit ma tante d'une voix faible, lorsque nous fûmes rassemblés près de son lit, mes chers amis, les témoignages d'amitié que vous me donnez, me touchent vivement; mais je n'attendais pas moins de vous, et vous en verrez bientôt la preuve.

Nous pleurâmes, et lui demandâmes de ne point parler de cela.

— Ah! mes pauvres amis! perdre sitôt votre bonne tante doit être un terrible coup pour vous!

Nous pleurâmes plus fort.

— Mais, mes enfants, car je vous considère comme tels, priez pour moi! oh, priez pour moi!

Ici nous arrivâmes aux sanglots, et nous nous préparâmes à obéir à cette solennelle injonction.

— Priez pour mon prompt retour à la santé!

Dans cet instant, le docteur, s'apercevant que notre présence fatiguait un peu la malade, nous pria de nous éloigner, ce que nous fîmes à l'instant.

Cousins, neveux, nièces, docteurs, pharmaciens, se réunirent dans une chambre à côté.

— Ne pouvons-nous conserver aucun espoir? demanda mon cousin Robert aux médecins.

Ceux-ci secouèrent la tête d'un air grave.

— La malade ne passera pas la nuit, dit l'un d'eux, et notre présence est désormais inutile. Pourtant, avant de nous retirer, nous allons vous laisser une ordonnance qui, dans tous les cas, ne lui fera pas de mal.

— Mais êtes-vous complètement assurés qu'elle n'en reviendra pas? N'y a-t-il aucune espérance? Nous ne voulons pas nous faire d'illusions...

— Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espérance, reprit le docteur Fruch, à qui cette question était adressée. Il serait possible qu'elle se ranimât un peu sur le matin.

— Cela serait possible! s'écria mon cousin Pêter, d'un ton qui ressemblait à celui de la consternation. Au nom du Ciel, Messieurs, revenez tous demain matin, car on ne sait pas ce qui peut arriver.

III.

Le lendemain, les médecins revinrent, car ma tante était encore en vie; et le surlendemain, ils déclarèrent qu'elle était un peu mieux. Le cousin Pêter dit que nous pouvions congédier ces messieurs, et qu'autant vaudrait jeter notre argent à l'eau que de le dépenser pour un cas si désespéré. La malade fut donc laissée aux seuls soins du docteur Fruch.

Le quatrième jour, ma tante fut moins bien; le cinquième, elle alla plus mal, et le sixième, il fallut encore désespérer de sa vie; le septième, elle se ranima un peu; le huitième, tout était au pire, et le neuvième... le docteur vint au salon nous annoncer que, dans la nuit, une grande crise s'était opérée, et que maintenant il croyait pouvoir nous faire espérer...

— Espérer! quoi, docteur? s'écria Pêter.

— Espérer que Madame Susanne se remettra; et si elle échappe à cette maladie, je crois que celle-ci aura opéré une telle révolution dans sa santé, que... je ne puis rien affirmer, mais, si elle guérit de cette maladie, j'estime qu'elle vivra encore au moins dix ans.

Le docteur Fruch est assez habile dans son art, mais j'avoue qu'il ne m'a jamais plu. Ses conjectures se réalisèrent; notre tante guérit.

Notre joie à tous peut mieux se comprendre

que se décrire. Nos soins affectueux recommencèrent de nouveau, ainsi que les contestations qui résultèrent entre nous du désir de nous surpasser en cela les uns les autres. Mon cousin Robert dit un jour à ma sœur Brigitte qu'il ne se méprenait pas sur le motif de ses témoignages de tendresse envers notre tante, et celle-ci lui répondit qu'elle rougissait en entendant les flatteries qu'il lui prodiguait. Il m'échappa un jour d'appeler mon cousin Pêter un vil complaisant, et il riposta en me donnant le nom de „chasseur d'héritage."

Je dois dire ici que la cause qui produisit cette mésintelligence entre nous, fut un grand malheur pour nous tous; car auparavant, nous étions la famille la plus unie qu'on pût voir.

Peu de jours après l'heureux rétablissement de ma tante, elle m'écrivit pour m'inviter à dîner, voulant, disait-elle, avoir une conversation particulière avec moi. Elle me pria en même temps de lui prendre un abonnement au „Conservateur" et de lui apporter un camier.

(A continuer.)

L'ASCENSION D'UN PIC A CEYLAN.

Sous le titre de Promenade dans l'Inde et à Ceylan, M. E. Cotteau vient de publier le récit de ses excursions dans l'Hindoustan, de l'Himalaya au cap Comorin. (1)

Cette relation de voyage, écrite sous la forme de journal, est l'une des meilleures et des plus intéressantes qui aient depuis longtemps paru sur l'Inde. Nous en extrayons le récit de l'ascension du plus haut pic de l'île de Ceylan.

„Le point culminant de Ceylan, le pic de Pedrotalla-galla, se dresse à la hauteur de 2570 mètres.

Nous avons résolu d'en faire l'ascension. A sept heures du matin, immédiatement après le thé, par un temps magnifique et une température de 10°, nous nous mettons en route...

Un petit chemin bien tracé et qu'on pourrait suivre à cheval décrit quelques lacets à travers les pâturages, puis, atteignant la lisière de la forêt, s'élève sous un dôme de feuillage par une pente assez roide. Après avoir franchi un petit ruisseau aux bords marécageux, le sentier se rétrécit et devient de plus en plus escarpé. Le sol est très-glissant, ce qui rend cette partie de la montée assez pénible.

Les éléphants sauvages abondent dans ces parages; ils sont très-friands d'une espèce de bambou nain qui croît sur ces hauteurs. Nous rencontrons à diverses reprises, sur le terrain boueux, l'empreinte profonde et toute fraîche de leurs pieds énormes, et d'autres vestiges non équivoques attestant leur présence récente en cet endroit. Du reste, leurs trouées à travers les fourrés qu'ils renversent sur leur passage permettent de suivre facilement leurs traces. On voit aussi beaucoup de piquets de sangliers.

A neuf heures, nous sortons de la forêt; il nous reste à gravir une dernière éminence qu'on a débarrassée des arbres qui gênaient la vue. Quelques minutes après, nous sommes tous réunis autour d'une pyramide de pierre surmontée d'un mât. Elle occupe le point culminant; tout près de là, un hangar couvert en paille peut servir d'abri en cas de mauvais temps.

La vue panoramique dont nous jouissons au sommet du Pedrotalla-galla est d'une beauté incomparable. Au sud, le pic de Namolakoula-Kundu, moins élevé de quelques centaines de mètres que l'endroit où nous nous trouvons, dresse sa tête au milieu des nues. Au nord, nous planons au dessus de la contrée que nous avons parcourue hier si lentement. Au-delà des plantations, les plaines humides et chaudes qui se trouvent dans cette direction

sont voilées par un immense rideau de nuages diversement colorés. Tout autour de nous se creusent de riches vallées, séparées par des contre-forts abrupts. Presque partout le thé et le café ont remplacé la vieille forêt. A l'est, surgit le pic d'Adam, dominant de sa masse imposante les sommités voisines. Il a passé longtemps pour le point le plus élevé de Ceylan, tandis qu'en réalité la cime aiguë qui le termine n'atteint que la hauteur de 2,279 mètres, restant inférieur de 292 mètres à Pedrotalla-galla. A l'aide d'une lorgnette, on distingue facilement le petit temple bouddhiste qui y a été construit pour abriter l'empreinte du pied d'Adam, laquelle n'est autre qu'une excavation de quelques centimètres de profondeur, oblongue, d'une longueur de trois mètres et ne ressemblant nullement à un pied.

Après une bonne heure employée à contempler sous tous ses aspects ce merveilleux panorama, nous nous mettons en route pour la descente. A midi, nous étions de retour à l'hôtel, ravis de cette belle excursion, que j'étais loin de croire aussi facile."

BANNIE DU TOIT PATERNEL!

Roman.

DEUXIÈME PARTIE.

XXXVII.

Les hôtes que l'Indienne avait invités arrivèrent enfin à Beechmont.

C'était d'abord, M^{me} Kenright et ses deux filles. La mère était une grosse petite dame rubiconde, d'un caractère excessivement enjoué; elle aimait beaucoup Miss Norreys, qu'elle avait connue à Calcutta. L'aînée des demoiselles Kenright était une grande fille élancée, de vingt-sept ans; Miss Emily, la cadette, avait quatre ans de moins que sa sœur. C'était une jolie blonde aux manières très-douces, et qui gagnait rapidement l'affection des personnes avec qui elle était en contact. Le jour suivant amena le colonel Warburton, adorateur de l'aînée des Misses Kenright. Quelques heures plus tard, arrivèrent Sir William Fnsor avec sa sœur, une très-agréable jeune fille d'une vingtaine d'années, qui raffolait de chevaux, de chiens, de parties de croquet, etc., etc.

Ronald Chilton arriva le dernier.

Ses traits, empreints d'une profonde mélancolie, prouvaient qu'il avait beaucoup souffert. Il avait cherché Gwendoline à Londres, dans tous les quartiers de la ville, parcouru l'Angleterre, et s'était même rendu sur le Continent; mais ses efforts n'avaient abouti à rien, il n'avait découvert aucune trace de la jeune fille.

Il s'était rendu plusieurs fois à Lonemoor, mais les époux Quillet avaient constamment refusé de lui donner l'adresse si vivement désiré. Il avait employé tour à tour les menaces et les promesses... Tout avait été inutile.

Cependant une chose l'avait consolé: c'est que celle qu'il aimait n'était pas morte, car les Quillet en auraient été informés et le lui auraient dit.

Ronald avait appris depuis peu que le vieux M. Markham était revenu de son long voyage, et il résolut de lui faire connaître ses sentiments à l'égard de Gwendoline, espérant apprendre de lui ce qu'il désirait savoir.

Cette idée occupait son esprit quand lui parvint l'invitation de Miss Norreys.

Lord Chilton avait rencontré celle-ci à Londres, chez un ami de son père, et il avait été frappé de la beauté de la gracieuse jeune femme. Elle lui avait plu infiniment, mais cependant pas au point de lui faire oublier sa chère Gwendoline.

Il avait surtout accepté l'invitation de la riche Indienne pour faire diversion à la tristesse qu'il éprouvait.

La société était donc au complet. La propriétaire de Beechmont mit tout en œuvre

(1) Un volume in-18, avec carte. Prix: 4 frs. Rue Garancière, 10, Paris, E. Plon et Cie.

pour rendre le séjour de sa maison agréable à ses amis et connaissances.

Lord Darkwood, accompagné de sa fille, fit une visite de cérémonie aux hôtes de Beechmont. Gwendoline ne les accompagna pas; Lady Georgina avait manœuvré de manière à ne pas être vue par ces étrangers avec sa gouvernante, dont la beauté et la distinction lui portaient ombrage. Son père consentit d'autant plus volontiers à cet arrangement, que lui-même se serait senti blessé dans son orgueil, car il était bien certain qu'en présentant les deux jeunes filles ensemble, la gouvernante attirerait tous les regards et que sa fille n'en paraîtrait que plus vulgaire.

Quand le marquis et Lady Georgina arrivèrent à Beechmont, la maîtresse du château s'informa de Miss Myner et exprima les regrets que lui causait son absence.

— J'irai la voir demain, continua la jeune femme. Je l'aime infiniment; elle est aussi aimable que belle.

Ronald, qui se trouvait à quelques pas de distance, ne se doutait guère que Miss Myner et Gwendoline étaient la même personne, et tout en écoutant la conversation, sa pensée était occupée de la lettre qu'il allait écrire à M. Markham.

— Pourquoi irais-je à Lonemoor? se disait-il; je puis lui écrire et lui expliquer le cas en meilleurs termes que par la parole.

XXXVIII.

Miss Norreys invita son voisin à déjeuner avec elle, ce que l'ex-capitaine accepta.

A table, on parla du château de Dunholm, de l'antiquité des ruines, de la légende y attachée, et le colonel Warburton exprima le désir d'explorer l'antique habitation.

— Une excellente idée! exclama Miss Ensor; nous irons tous ensemble. Lord Darkwood, vous pouvez vous attendre à nous voir arriver bientôt.

Le marquis pâlit et parut tout-à-coup mal à l'aise.

Il se préparait à dire que les planchers et les plafonds menaçaient de s'écrouler, et que c'était à cause du danger qu'on pouvait y courir qu'il avait refusé d'admettre des visiteurs, lorsque Lady Georgina s'écria vivement:

— Oui, oui, vous viendrez tous. Quand on est en nombre, on ne craint rien... Moi, j'ai visité les souterrains avec ma gouvernante; mais nous avons été terriblement effrayés: nous avons entendu une espèce de gémissement ou de cri, et nous nous sommes sauvées au plus tôt.

Lord Darkwood fronça les sourcils et regarda sa fille d'un air menaçant, mais celle-ci n'y fit pas attention et reprit:

— Je tremble encore en y songeant; cependant Marianne, ma gouvernante, est courageuse comme une antique Spartiate. J'avais beau lui soutenir que c'était un être surnaturel qui poussait ce cri funèbre, elle continuait à prétendre que c'était un hibou.

— Ah, ah, Milord! il y a donc un revenant à Dunholm? demanda Miss Kenright, en souriant.

— Non, répondit le marquis; c'est une histoire inventée par les domestiques. Ainsi que je viens de vous le dire, on a fermé les ruines par excès de précaution, parce qu'elles n'offraient plus de sécurité aux visiteurs.

— Oh, père, vous êtes par trop prudent! Mme Dover, la femme de charge, m'a assuré que l'année passée il y a eu bien des parties de plaisir dans les ruines, qu'on y dansait même...

Si Lord Darkwood avait été seul avec sa fille, il l'aurait écrasée sous ses pieds; et cependant, tout ce qu'il pouvait faire en ce moment, c'était de lui jeter des regards terribles.

Miss Norreys remarqua l'expression de ses yeux et devint toute songeuse. Elle comprit qu'il voulait éloigner les visiteurs. Or, autrefois l'accès des ruines était libre. Pourquoi avait-il donc changé cette ancienne coutume?

Le marquis, la rage dans l'âme, n'osa plus insister.

— Ecoutez, dit-il, je décline toute responsabilité; je vous ai avertis du danger; si maintenant vous persistez dans votre idée, je serai heureux de vous recevoir tous au château de Dunholm. Fixons le jour à mercredi prochain, je vous attendrai à dîner.

Miss Norreys et ses hôtes acceptèrent l'invitation, tout en objectant leur grand nombre et l'embarras que leur présence allait occasionner à Dunholm.

Peu après, Lord Darkwood et Lady Georgina prirent congé.

Quand ils arrivèrent au château, il fit entrer sa fille dans son cabinet. Là, il lui reprocha

de quelle manière il avait connu Miss Winter à Lonemoor, et comment il lui avait fait plusieurs visites, la croyant une parente du squire. Il ajouta qu'il l'avait aimée en la voyant pour la première fois, que cet amour n'avait fait que s'accroître et que finalement il l'avait demandée en mariage, à quoi elle avait consenti.

Il déclara aussi qu'il savait l'histoire de l'origine de Gwendoline, mais que cette connaissance n'avait en rien altéré sa tendresse et son estime pour elle, qu'au contraire il ne l'en aimait que davantage, puisqu'elle était malheureuse. Il relata qu'il s'était rendu plusieurs fois à Lonemoor pour obtenir des époux Quillet l'adresse de Miss Winter, et que sa présente lettre avait pour but de supplier M. Markham de vouloir ordonner à ces gens qu'ils eussent à lui déclarer où se trouvait celle qu'il cherchait depuis si longtemps. Il termina en se donnant à connaître, ajoutant que n'ayant plus de parents, il était libre de se marier comment et quand il le voulait.

Cette lettre était longue et passionnée, car Ronald avait parlé avec le plus grand enthousiasme de la beauté, de la noblesse, des qualités distinguées de Gwendoline; et si quelque chose pouvait émouvoir le cœur endurci du vieillard, c'était certainement cette missive.

Lord Chilton ajouta un post-scriptum dans lequel il disait qu'il était pour une quinzaine de jours en visite à Beechmont, un château de Miss Norreys, près de Shrewsbury.

Les habitants de Beechmont avaient pour habitude de déposer leurs lettres sur une longue table qui se trouvait dans le grand vestibule, où le concierge venait les prendre pour les transporter au bureau de poste de Dunholm.

Le jeune vicomte, après avoir fermé sa lettre, la déposa à l'endroit convenu, prit son chapeau et sortit pour faire une promenade.

Peu d'instants après, Miss Norreys, en passant par ce vestibule, pour rejoindre ses invités au jardin, regarda machinalement les différentes lettres éparées sur la table.

Ses yeux tombèrent sur une adresse dont la vue la fit pâlir.

Sa respiration devint haletante et ses regards restèrent fixés, immobiles, sur le petit carré de papier.

C'était l'adresse de la lettre de Lord Clinton. Voici ce qu'elle portait: „Au squire Markham, à Lonemoor, Penistone, Yorkshire.”

En proie à la plus vive émotion, Miss Norreys étendit ses mains devant elle comme une personne qui cherche un appui; puis elle se dirigea vers le fauteuil du portier, dans lequel elle se laissa choir.

Elle ne songea plus à aller rejoindre ses amis, et après quelques instants elle se retira dans son appartement, où elle s'enferma.

Cependant, quand l'heure du dîner approcha, elle appela sa femme de chambre et lui ordonna de préparer une de ses plus riches toilettes.

— Voilà plus d'un an que mon père est mort, dit-elle; je puis donc quitter le deuil ce soir.

La châtelaine de Beechmont fut, pendant toute cette soirée, d'une gaieté charmante. Elle fit de la musique, inaugura différents jeux de société, dont l'un consistait à écrire, sur un morceau de papier, les noms de ses héros ou de ses auteurs favoris.

Elle examina attentivement les diverses sortes d'écriture, et n'eut pas de peine à s'assurer que Ronald Chilton était l'auteur de l'adresse qui l'avait tant impressionnée. Sa petite ruse avait donc parfaitement réussi.

(A continuer.)



UN HOMME PRIANT DANS UNE MOSQUÉE.

avec véhémence la stupidité de sa conduite et l'impertinence qu'elle avait montrée en engageant ces étrangers à venir visiter les ruines, tandis qu'elle avait bien dû comprendre que lui s'y opposait. Il lui fit des recommandations sévères pour l'avenir, puis la renvoya.

Aussitôt, après le départ de Fabien Tollish, Miss Norreys avait fait mander son homme d'affaires, M. Barsby.

Ce M. Barsby était un homme déjà âgé, honnête, intelligent, clairvoyant surtout, et en qui Miss Norreys avait placé toute sa confiance. Il habitait une petite maison de campagne au village de Dunholm; la distance n'était pas longue, il ne se fit pas attendre longtemps.

À son arrivée, il fut introduit dans le cabinet particulier de la maîtresse de Beechmont, qui eut avec lui un entretien de plusieurs heures.

À la suite de cette conversation, l'homme d'affaires retourna chez lui en hâte, fit remplir un porte-manteau de vêtements de rechange, partit pour Shrewsbury, où il prit le train de nuit pour Londres.

XXXIX.

Pendant la conférence particulière que Miss Norreys avait eue avec M. Barsby, Ronald Chilton, rentré dans sa chambre, écrivait à M. Markham.

Le jeune vicomte commença par raconter